

Couleurs changeantes

José Voss

Avec Pütz, Beethoven et Dvorak (une affiche qui fait la part belle aussi bien à la création contemporaine – qui plus est autochtone – qu'aux chevaux de bataille du répertoire), et avec le concours de trois solistes estampillés trois étoiles, le cocktail proposé pour la soirée de gala du 25^e anniversaire des Solistes européens Luxembourg (SEL), ce lundi à la Philharmonie, constituait un intéressant terrain de reconnaissance des spécificités actuelles de l'ensemble sous la poigne de son chef Christoph König.

En guise d'entrée, une escapade au pays des découvertes, avec la nouvelle petite merveille compositionnelle de Marco Pütz, écrite, à l'instar de *Moods* (2013), en réponse à une commande du ministère de la Culture : *Strömungen*. Nous préférierions dire « ambiances ». Ici, nonobstant telles stratifications inédites d'accords ou telles grappes de sons voisins que l'on pourrait qualifier de *clusters* modaux, pas de flirt décapant avec l'avant-garde, pas d'aventure pour l'aventure, mais une brillante démonstration d'un orchestrateur qui, en marge de certains courants postmodernes, et tout en adressant de multiples clin d'œil à ses aînés, entend, comme à son habitude, atteindre directement l'auditeur avec une musique qui concilie tradition et innovation à par-

tir de motifs simples et brefs, le tout serti dans une architecture relativement classique et somme toute anticonformiste en des temps régentés par une frénésie de « progressisme » forcé. La sincérité et la profondeur qui caractérisent le travail de Marco Pütz sont aujourd'hui le gage de son actualité et de son impact bien au-delà de nos frontières, certaines de ses œuvres étant même devenues des standards dans le monde entier.

Après cette belle preuve de vitalité de la création musicale dans notre pays, retour en pays de connaissance avec le *Triple Concerto* du maître de Bonn, où

Entente cordiale entre les Solistes européens Luxembourg et trois solistes de haut vol

il appert que des solistes peuvent en cacher d'autres. Page magistrale quoique inégale et marginale dans l'œuvre du « Grand Sourd », peu jouée (sans doute en raison de son caractère passablement hybride et parce que sa mise en place relève de la gageure en ce qu'il s'agit de faire jouer ensemble trois solistes virtuoses, prêts à conjuguer leurs talents avec l'orchestre, et dont le compositeur exige de surcroît, comme c'est le cas dans l'*Allegro* initial, des prouesses techniques sans que l'effet produit soit particulièrement beau), l'op. 56 trouve dans le trio mythique que forment Renaud Capuçon, son frère Gautier et Frank Braley, les trois héros de la soirée, des chevaliers servants qui respirent comme un seul homme, chantent d'une même voix, vibrent d'une même ferveur (ils travaillent si souvent ensemble). Aucunement intimidé par l'aura de ces trois musiciens de haut vol, König, en grand maître de cérémonie sûr de son fait mais qui cherche moins à briller qu'à servir humblement la partition, prodigue comme à son habitude et avec la sérénité communicative de la maturité, l'accompagnement idoine, généreux et agréablement enlevé dont il a le secret.

Le temps d'un entracte et voici, en guise de bouquet final, question d'achever cette soirée de gala

en apothéose, la somptueuse *Symphonie dite « du Nouveau Monde »*, dont l'inspiration autant slave qu'américaine fait qu'elle pourrait être appelée aussi bien « Symphonie du Monde Entier ». De cette musique syncrétique, alchimie secrète entre nouveau et vieux continent, de cette page irrésistible, tant son pouvoir de séduction est immédiat, infaillible, la bande à König donne une lecture sobre de conception et d'exécution, qui fait la part de l'épique et du lyrique. Le chef soulève ses troupes, brasse un lyrisme dense alternant avec des incisives cinglantes, où le souci de l'agogique ou du galbe de la phrase se joint au travail sur les timbres et les plans sonores. La preuve, si tant est qu'il en faille encore une, que, plus qu'un simple technicien de la baguette, le maestro allemand est un meneur d'hommes à la battue claire, exempte de théâtralité ou de forfanterie, et qui a manifestement réussi à forger une nouvelle densité du son à la formation que lui a léguée Jack Martin Händler, à lui donner du tonus aussi. Tour à tour rutilante (l'énergie exaltante qui anime l'*Allegro con fuoco*), scintillante (l'agacéité virevoltante du *Scherzo*) ou d'une transparence désincarnée (la lumière nostalgique mordorée du *Largo*), la phalange européo-luxembourgeoise est toujours un miracle de beauté et de magie sonore.